

La voix avez-vous dit?

François Piazza

Number 60, Spring 1994

La voix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13968ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Piazza, F. (1994). La voix avez-vous dit? *Moebius*, (60), 105–108.

La voix avez-vous dit ?

François Piazza

Je n'ai connu ma voix que par ouï-dire. Un peu feule, un peu basse et portante, il paraît. Ce que j'en connaissais, ce n'était pas tellement le ton que les inflexions. Car à vrai dire, s'il arrive que l'on s'écoute, il est rare que l'on s'entende.

Je me souviens qu'en ces temps-là, il m'arrivait quelquefois, pour cause de métier, de m'entendre lors d'un enregistrement. Souvent j'ai eu l'impression d'écouter un étranger qui exprimait mes idées. Un autre moi qui souvent me trahissait. Car dans la nuance et le volume, il révélait des humeurs ou des passions que j'eusse aimé garder cachées, du moins au moment de leur énonciation.

Oh je ne nie pas que je m'en suis servi ! Mais bien plus par instinct que par ouïe. Toute voix, qu'elle sorte sous forme de murmures ou de cris, est d'abord un appel à l'autre. Un défi ou un appel au secours s'enveloppant de séduction pour soumettre, attirer ou attacher. Créer une présence, ne fût-ce que par son ton. À preuve, s'il en faut, ces gens à la dérive que l'on croise dans les rues et qui se parlent tout haut pour avoir l'impression de ne plus être seuls. Le pire est quand ils se répondent.

Au fond, ne compte pour nous que la voix des autres. Ce que nous en aimons, à travers ses discours, n'est pas ce qu'elle énonce mais plutôt la manière dont elle le fait : elle seule est porteuse du langage secret ou du code qui nous permet, sinon de pénétrer, du moins de révéler ce que le masque du quotidien nous scelle. Tout ce qu'elle nous dit est, selon le moment ou bien selon l'attente, sujet à inter-

prétation : au-delà des mots, la force et la musique du ton nous donnent, croyons-nous, le sens ou bien la direction.

Musique mais aussi poésie. Combien de fois la voix de l'oracle attendu (c'est-à-dire qui doit donner réponse à nos attentes !) nous dit-elle moins qu'elle ne nous suggère ? Combien de fois ce que l'on veut comprendre est-il sujet à caution, puisqu'on veut trouver dans la voix aimée ce que l'on veut entendre ?

Combien de fois aussi le doute nous prend-il ? Car à travers sa voix nous croyons percevoir, à tort ou à raison, le doute qui nous hante.

Et tout ça pour finir par des actes de foi. Obligés que nous sommes de choisir pour agir, il ne nous reste qu'une voie : celle de croire ou non la voix sur parole.

Pourtant, à travers nos souvenirs, la voix est, la plupart du temps, l'ultime témoin des êtres du passé. Il m'arrive quelquefois, au hasard de la vie (lectures, rencontres ou rêveries), d'évoquer ce qui n'est plus qu'une silhouette dans le film *sépia* qui nous vient en pensée. Dans un premier temps, il renaît dans un fait auquel la vie pour nous l'a lié. En insistant un peu, je l'imagine sous forme de brouillon en deux dimensions, moitié pochoir, moitié strié dans son contour. Je n'en retrouve pas toujours le nom : ce qui m'humilie parfois quand il s'agit d'un être jadis aimé et qui m'avait été cause de passion. Ce n'est que lorsque je recouvre – loin et faible en moi – le souvenir de sa voix qu'il me redevient vivant.

Peut-être pas apparent mais petit à petit en retrouvant ses mots qui me servaient de balises du temps où je croyais le connaître, il se reconstitue. Peut-être pas tel qu'il était mais comme son ton, ses inflexions et la foi que j'en tirais l'ont marqué au fond de ma mémoire.

Alors le souvenir, du dit qu'il était, redevient un instant de vie clignotant dans l'évocation du passé. Tant qu'on entend les sons mémorisés par le cœur, rien n'est perdu. Même la voix que l'on n'a plus.

Il est difficile de parler de soi en tant qu'étranger, bien que – tel est le cas – ce soit pertinent au propos. Je prie donc le lecteur de n'y voir que les résultats d'une expérience sur soi, tout à fait involontaire.

J'ai perdu la voix. Du moins comme fonction naturelle comme je le croyais. De prime abord, parler nous semble aller de soi : c'est oublier tout le chemin que nous avons fait du temps de notre prime enfance pour passer du son expri-

mant nos sensations à la voix prononçant les noms de notre monde immédiat pour nous l'approprier, pour enfin nous donner mais aussi posséder la seule preuve de notre existence : l'autre. Toute voix est d'abord culturelle, fabriquée selon les besoins par les cordes vocales.

Je ne les ai plus.

Le choc de tout être devenant muet est d'abord de se sentir prisonnier de lui-même. Aliéné : il reçoit mais ne renvoie pas. Celui qui parle a barre sur lui. D'où un certain désarroi : il n'est pas facile d'accepter de faire partie d'une minorité audible. Certains se retirent sinon du monde, du moins de sa compagnie : être handicapé pour beaucoup c'est aussi être coupable de l'être. D'autres retrouvent le réflexe de l'enfant, et via quelques balbutiements se réfugient dans la dépendance à un être aimé. D'autres enfin... Dans le fond peu importe : ce n'est pas tant la voix mais la parole que l'on porte en soi et qu'on ne peut exprimer qui isole.

Reste donc à retrouver la parole, et à se refaire un outil : une voix. On découvre alors que le son est d'abord l'écriture des mots et qu'il existe une grammaire dont on ne s'était jamais douté.

Tout début est frustrant : après bien des efforts, comme l'enfant, on ne peut exprimer que l'essentiel : dire ce qui doit être dit. Mais quoi ? Est-il plus important de dire « Je t'aime » que « J'ai faim » ? Ce n'est pas une question de moments mais de choix quant aux possibilités : le corps n'aime pas qu'on détourne une partie de lui pour en remplacer une autre dont il a fait le deuil. La voix semble alors un moyen de survie immédiate.

Puis au fil des jours, on découvre la voie de la voix. Curieusement on prend conscience des autres langages, qu'autrefois on utilisait indifféremment. Chacun est un outil ; ce qui le distingue n'est ni sa forme, ni sa fonction mais le besoin qui le manie.

Parler, c'est énoncer au monde : je suis. Sans doute peut-on le faire d'une autre manière, mais ce n'est jamais aussi immédiat et précis. C'est sortir de soi pour entrer chez les autres.

Mais la voix est aussi un instrument de magie : le chant, la poésie – cette musique du dedans que la parole réveille ou rend – sont des rites d'envoûtement : en les nommant par leur nom vrai – on escamote souvent les sentiments par des raccourcis ou des palinodies –, on prend possession, l'instant de le dire, de l'inavoué, que celui qui nous écoute a de

commun avec nous. Il est des voix (ah ! celle de Patricia Kaas ou de Juliette Gréco !) qui sont pour moi à la fois des viols et des enchantements d'une intimité dont je garde le secret au point de ne pas essayer de me la révéler à moi-même. Ce sont des voix qui vous touchent au ventre : là où, comme disait Lorca, « gît l'obscur racine du cri ».

À part les acteurs et les chanteurs, pour la plupart d'entre nous la voix est un instrument dont on joue par oreille et que l'on contrôle à peine. Comment s'étonner alors qu'elle nous trahisse ? Mais après tout, n'est-ce pas mieux ainsi ? L'important après tout n'est pas ce que l'on dit mais celle qui le dit.